Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution 1789-1871.
Écriture d'une histoire immédiate*

Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, 2008, 334 p.,
ISBN 978-2-84516-369-0, 29 €.

Guillaume Mazeau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11985>

DOI : 10.4000/ahrf.11985

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 205-207

ISBN : 978-2-200-92677-9

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Guillaume Mazeau, « Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution 1789-1871. Écriture d'une histoire immédiate* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 363 | janvier-mars 2011, mis en ligne le 27 mai 2011, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11985> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11985>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution 1789-1871. Écriture d'une histoire immédiate*

Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, 2008, 334 p., ISBN 978-2-84516-369-0, 29 €.

Guillaume Mazeau

RÉFÉRENCE

Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution 1789-1871. Écriture d'une histoire immédiate*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, 2008, 334 p., ISBN 978-2-84516-369-0, 29 €.

- 1 Quel rapport ceux qui vivent les Révolutions entretiennent-ils vis-à-vis du passé ? Quelle est leur contribution à l'histoire longue d'un événement dont ils sont à la fois les acteurs, les témoins et les premiers médiateurs ? Les questions posées lors du colloque organisé en 2005 par le Centre d'histoire « Espaces et Cultures » et le Musée de la Révolution française, se situent explicitement dans le sillage des travaux Reinhardt Koselleck, de Jean-Marie Goulemot, de Bronislaw Baczko et de manière inavouée, mais tout aussi évidente, de ceux de François Furet. Cependant, alors que ces historiens subordonnent l'étude des rapports entre l'histoire et son écriture à l'« historiographie », elle-même souvent cantonnée à l'histoire des idées, les seize contributeurs ont, à l'instar des recherches de Christian Jouhaud sur les Mazarinades, mais cette fois sur le terrain des révolutions des XVIII^e et XIX^e siècles, choisi de considérer l'écriture du passé comme une des actions politiques et sociales qui contribuent parfois très concrètement à faire et défaire les révolutions. Si cette optique d'histoire politique et sociale des idées est désormais bien acceptée, elle n'est que plus rarement mise en œuvre, notamment parce qu'elle pose le problème vertigineux de la définition de l'histoire, de l'historiographie et de la mémoire. À partir de quand peut-on

dire qu'un simple témoin, un journaliste ou un mémorialiste peut être appelé « historien » ?

- 2 Toutes les contributions n'échappent parfois ni à la réification de l'identité de l'« historien » ni à l'exagération du rôle de quelques « grands témoins » dans l'invention du passé. Pourtant, la plupart des auteurs soulignent que la fabrication de l'histoire des révolutions, loin de se réduire aux récits institués de quelques célèbres plumes, résulte d'un processus collectif, difficile, non linéaire et de débats très conflictuels sur le sens des événements, le passé étant utilisé comme une arme de guerre en fonction des intérêts fluctuants que défendent les différents protagonistes. L'histoire chaude des révolutions (des événements en général pourrait-on ajouter) n'est presque jamais écrite par des professionnels. La matrice hétéroclite, la « source vive » (Jacques Rougerie) des événements est en réalité façonnée par ces bricoleurs de l'histoire en majorité issues de la bohème des lettres et des arts. Publicistes, libellistes, chansonniers, dramaturges, hommes de lettres, dessinateurs ou graveurs, sont les médiateurs dénigrés, oubliés et pourtant principaux de leur passé récent, usant de leurs multiples identités, retouchant leur récit au gré des rééditions, en fonction de l'évolution du contexte politique et de leurs stratégies personnelles : comme le montrent d'une manière passionnante Christian Jouhaud (sur la Fronde) et Jean-Luc Chappey (à propos de Fantin-Desodoards), l'histoire immédiate est une pratique sociale autant qu'intellectuelle, une vision du monde qui implique et engage profondément ceux qui l'écrivent comme ceux qui la lisent.
- 3 De cette somme de contributions, principalement consacrée à la Révolution française, on retiendra avant tout le succès de l'histoire comme herméneutique des changements de régime. En temps de Révolution, l'histoire pullule. La profusion d'images et d'écrits sur ce qui s'est passé définit même la nature révolutionnaire des événements selon Mathilde Larrère, elle constitue l'essence du combat politique, comme le montrent Pierre Serna et Jean-Claude Caron. Se référant à Mona Ozouf, Philippe Bourdin rappelle qu'il ne faut pas être dupe du discours de la table rase. Si les révolutions prétendent accoucher d'un nouveau monde en jetant l'ancien dans l'abîme, leur histoire se fait malgré tout grâce à une réécriture du passé lointain (les républiques antiques, le passé germanique et celtique) ou plus proche. La Fronde (Antonella Giuzio), les révolutions anglaises du XVII^e siècle (Pierre Serna), la révolution américaine ou les révolutions européennes des années 1770 et 1780 ne cessent d'inspirer les révolutionnaires français de la fin du XVIII^e siècle. Pour Pierre Serna, qui parle même de « syndrome anglais » de l'histoire de la Révolution française, celle-ci est, à chaque moment de son histoire, une expérience vécue en référence aux révolutionnaires anglais et américains. Au XVIII^e siècle, l'histoire serait donc le laboratoire privilégié d'une culture révolutionnaire commune, par-delà les mers et océans.
- 4 À travers une série d'exemples tirés de la Fronde et du *Siècle de Louis XIV* de Voltaire, Christian Jouhaud démontre à son tour les pièges de la notion d'« histoire immédiate » : écrit par les protagonistes plus ou moins impliqués qui médiatisent leur expérience subjective du passé récent, le récit historique prolonge l'événement en même temps qu'il le trahit. Pourtant, selon Jouhaud, c'est précisément de ce simulacre et de cette brisure que peut naître l'histoire critique. Comme le montrent Jean-Luc Chappey et Jean-Clément Martin, le refus de l'instantané résulte d'ailleurs parfois d'une stratégie délibérée : alors que pour Fantin-Desodoards, la mise à distance de l'histoire doit permettre la réconciliation politique sous le Directoire, Joseph Fiévée choisit de

replacer la Révolution française dans l'histoire longue de la monarchie pour en relativiser la radicalité. Comme le souligne Éric Barrault à propos de Lacretelle, si la Révolution engendre une nouvelle demande d'histoire, il n'est pas certain qu'elle inspire toujours de nouvelles manières de l'écrire. Proche de l'historisme, Fiévée affirme ainsi que l'histoire récente n'est que dégénérescence et non progrès : point de vue que l'on retrouve dans l'histoire d'émigration, étudiée par Karine Rance. Pourtant, en lisant Fiévée, on peut quand même penser que la pensée chrétienne de la décadence est affectée par un certain désenchantement : en affirmant que les mutations historiques engendrent des effets contraires qui contredisent ou annulent les changements produits, Fiévée témoigne d'une conception cybernétique du progrès historique qui tranche avec les autres historiens du déclin (pré)révolutionnaire, accrochés à une conception plus providentielle de l'histoire (de Bergier à Barruel en passant par Burke ou de Maistre). Mais l'histoire longue peut tout autant participer à l'écriture d'une contre-histoire immédiate de la monarchie : c'est ce que montre Géraldine Soudri dans sa brillante contribution consacrée à Lavicomterie qui, avec *Les Crimes des Rois de France* (1790), livre la première charge républicaine contre l'Assemblée constituante et son historiographie conciliante envers la monarchie. Arme dirigée contre la légende dorée de la monarchie, ce livre de combat tente de démontrer que cette dernière n'est pas devenue mauvaise au fil du temps, mais qu'elle n'est, depuis sa naissance même, qu'un régime d'usurpation et de trahison du peuple. Héritier des historiens du désenchantement, deux ans avant Saint-Just, Lavicomterie affirme ainsi que le règne des rois est, par nature, un coup d'État permanent. En présentant l'histoire de la monarchie comme une longue liste de violences et de crimes, il participe même à construire, selon Géraldine Soudri, le socle historique de la Terreur, présentée comme un acte de justice ultime. Tout en reprenant le registre des erreurs et des fautes, c'est à un tout autre inventaire que se livreront les historiens post-thermidoriens. Étudiant *l'Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution française* de Louis-Marie Prudhomme (1797), Annie Duprat montre combien l'histoire écrite au crépuscule de la Révolution est hantée par l'obsession de la liste, de la statistique et de la comptabilité funéraire. À la fin du XVIII^e siècle, les livres noirs de la Révolution française, écrits pour bâtir la Restauration sur les cadavres des victimes et des martyrs, inaugurent une historiographie funèbre dans laquelle le livre de Prudhomme se distingue par sa prétention systématique et presque scientifique : assortie d'une nomenclature précise, de tableaux, d'index détaillés, ornée de gravures, la somme proposée (1500 pages) repose sur les données collectées par les correspondants parisiens et provinciaux mobilisés par l'éditeur, dont le dictionnaire s'inspire du modèle de la liste des victimes du tremblement de terre de Lisbonne (1755). Écriture du deuil (comme l'ont notamment montré Sergio Luzzatto, Jean-Clément Martin et Emmanuel Fureix), l'histoire post-thermidorienne de la Révolution est aussi pratiquée comme outil de stabilisation politique et sociale. Jean-Luc Chappey montre ainsi avec force comment Fantin-Desodoards joue de ses identités d'historien pour s'imposer dans le contexte politique directorial. Auteur d'une *Histoire philosophique de la Révolution de France* (1796) écrite à partir d'articles publiés dans les *Annales patriotiques* dès 1794, Fantin-Desodoards modifie son texte à l'occasion de chaque réédition de Thermidor à l'Empire, en fonction des changements politiques et de ses propres stratégies de carrière : participant de l'entreprise de déjacobinisation nationale, il commence par raconter la Révolution à travers une rhétorique de l'horreur (que refusent les émigrés dans leurs histoires de la Révolution, également rejetée par le

théâtre patriote de 1789 à 1792 selon Michel Biard, mais qui devient pourtant un topique chez beaucoup d'historiens dont Lacretelle, comme le montre Eric Barrault), avant de tempérer son propos dans une histoire plus consensuelle pour favoriser la politique de réconciliation. Alors que Claudette Hould (dans un article consacré aux *Tableaux historiques de la Révolution française*) et Pascal Dupuy (reprenant ses travaux sur les caricatures anglaises) insistent sur l'importance de la culture visuelle dans la médiatisation des histoires de la Révolution, Karine Rance montre à quel point les stéréotypes contre-révolutionnaires de l'histoire émigrée contribuent à justifier la Terreur.

- 5 Les trois contributions consacrées à l'écriture de l'histoire des révolutions du XIX^e siècle insistent sur l'importance de la matrice constituée par l'histoire de la Révolution française. Parallèlement aux réflexions de Deborah Cohen sur les enjeux politiques de l'« invention » du peuple au XVIII^e siècle (*La Nature du peuple*, Champ Vallon, 2010), Mathilde Larrère, Jean-Claude Caron et Jacques Rougerie montrent que, des Trois Glorieuses à la Commune en passant par les journées de 1848, l'héroïsation du peuple aboutit à son éviction de la vie politique. Résumant une thèse développée depuis dans un livre (*Frères de sang*, Champ Vallon, 2009), Jean-Claude Caron montre d'ailleurs que l'histoire de ces journées s'écrit à travers le point de vue manichéen de la guerre civile, qui continue de structurer la vie politique.
- 6 La quasi-absence de comparaisons étrangères, les points de vue parfois trop désincarnés ainsi que la faible prise en compte de la réception et des effets de ces histoires (faute, il est vrai, de sources suffisantes) sont probablement à regretter. Malgré ces manques, l'ouvrage rappelle, puisqu'il faut encore le faire, l'efficacité de l'histoire des idées lorsqu'elle sait prendre appui sur l'histoire sociale : grâce à ce point de vue, c'est à une stimulante descente dans la salle des machines à raconter des histoires que nous invite ici Philippe Bourdin.